

# Thierry Boutonnier, la création artistique jusqu'au cœur du vivant

Un entretien mené par Paul Ardenne

Supplément au *Déjeuner dans l'herbe, une œuvre collective dans le maillage du vivant*, conçue par Thierry Boutonnier et le far° Nyon<sup>1</sup>

**Paul Ardenne :** *Pouvez-vous, de façon synthétique, décrire votre action pour la ville de Nyon ?*

**Thierry Boutonnier :** *Déjeuner dans l'herbe* est une série d'actions collectives, menée dans les jardins hospitaliers, à la lisière d'un projet urbain de transformation d'un très grand parking. Avec les habitantes et les habitants, nous avons réfléchi à différentes manières d'arrondir les angles du foncier avec la Terre. Il s'agissait alors de produire des formes de connaissance qui démontrent les particularités de ce que nous avons en commun sous la plante des pieds. Dans ce cadre, nous avons rassemblé un artiste-cueilleur, Adrien Mesot, une artiste-brodeuse, Laetitia Pascalin, et un pédologue, Serge Amiguet, pour évaluer la qualité du sol dans toute l'épaisseur d'un maillage du vivant. À partir de différentes méthodes d'enquête de terrain, un carré de toile en coton biologique pour pique-niquer est brodé, des plantes cultivées sont préparées, les langues se délient durant des repas et des paroles sont recueillies. Les nappes brodées de nos déjeuners dans l'herbe deviennent les bio-indicatrices de l'activité du sol et nous renseignent sur la vie à la plante de nos pieds.

**P.A.** *Cette manière de procéder est très singulière. Quelle est l'intention profonde qui la motive ?*

**T.B.** Il est difficile de sonder le gouffre qui nous anime. C'est peut-être cet irréductible de la vie qui me donne le goût d'aller à sa rencontre.

## Un art et un artiste « dedans »

**P.A.** *La réception des habitants de Nyon engagés dans votre Déjeuner dans l'herbe a été très positive. Hausse de la prise de conscience, curiosité accrue, mobilisation pour planter, pour cuisiner, pour donner cours à plus d'expression... On peut parler d'effet d'« empowerment ». Vous créez là l'équivalent d'une catalyse. Des personnes, des individus, le sol lui-même, le « vivant » dans son ensemble deviennent*

---

<sup>1</sup> Thierry Boutonnier et al. : *Déjeuner dans l'herbe, une œuvre collective dans le maillage du vivant*, Nyon, les éditions du far°, 2023. Le livre peut être commandé auprès du far°.

*les éléments solidaires d'une création artistique. La réalisation d'une « sculpture sociale », pour reprendre la formule de l'artiste allemand Joseph Beuys ?*

**T.B.** Prendre le temps, avec les habitants, de découvrir les richesses de leurs jardins à travers ce qui est invisible et enfoui dans le sol... Cela invite à développer une perception qui relie la pupille aux papilles, la paume des mains au bout de la langue, les douces larmes de Pétra à une profonde inspiration... Dans sa conférence *Entrée dans un être vivant*, donnée le 6 août 1977 lors de l'université libre de la Documenta 6 à Kassel, Joseph Beuys définit la « sculpture sociale » en associant l'être vivant et l'idée de révolution. Cela nous amène, par glissement, à la « catalyse », à la convocation de l'« acteur-réseau » (l'« ANT » de Bruno Latour), à celle de la place de l'enquête telle que l'envisage John Dewey, à James J. Gibson et à l'écologie de l'attention... Des sciences de l'écologie à l'art, avec un changement de paradigme, de perspective...

**P.A.** *Quelques précisions, avant de continuer. La théorie dite de l'« acteur-réseau » (l'ANT pour Actor-Network Theory) a été développée à la fin du 20<sup>e</sup> siècle par John Law, Arie Rip ou encore, en France, par Michel Callon et Bruno Latour. L'ANT prend en compte dans son analyse, non seulement les humains, à la manière de la sociologie classique, mais aussi les objets (les « non-humains ») et les récits, qui deviennent des « acteurs » ou des « actants », sans distinction de nature ontologique. S'agissant de l'enquête, pour John Dewey, celle-ci est l'accompagnatrice obligée de l'expérience que nous formons du monde : pas de rapport juste au monde sans inquiry, l'expérimentalisme seul permet, par prise de conscience des situations et corrections éventuelles, d'assurer la continuité entre qui nous sommes, humains, et où nous sommes, notre environnement. James J. Gibson, à présent. Ce psychologue américain a contribué à réévaluer la question de l'attention. Je cite par commodité, pour comprendre son point de vue, une présentation éditoriale de son grand classique, Approche écologique de la perception visuelle, paru en 1979 : « Abandonnant l'équivalence cartésienne entre vision et représentation, Gibson propose une approche dite 'écologique' de la perception. Celle-ci caractérise l'objet perçu non plus comme le corrélat d'une représentation, mais comme 'affordance' ou comme 'invité', c'est-à-dire comme un pôle d'interactions, directement accessible à l'exploration. Cette thèse implique ainsi de réinscrire la vision dans l'environnement qu'elle est vouée à révéler. »*

*Vous voudrez bien excuser tout ce détail épistémologique mais il a son importance. Pour Déjeuner dans l'herbe, vous vous faites enquêteur, vous mettez en corrélation de multiples « acteurs-réseaux » (dont vous), vous incitez à une nouvelle forme de perception de l'environnement, une perception totale, si l'on peut dire...*

**T.B.** Être agi ou être acteur, aspirer à catalyser des réactions ou à accompagner des agents divers dans un maillage du vivant, en une continuité avec des formes... Le but est celui-ci : produire des signes qui nous aident à interpréter et à prendre part de façon sensée, intelligible... La « sculpture sociale » nous relie à une filiation, elle associe formes du vivant et anthropologie de l'art, elle nous relie librement à une conception écologique du monde. Nous ne tournons plus autour de la ronde bosse, nous dépassons la vision de surplomb, nous sommes « dedans » avec des profondeurs plus ou moins denses, en extension.

## **À l'unisson de l'anthropocène**

**P.A.** *Cette manière de créer « artistiquement » peut légitimement surprendre. On est loin de l'artiste canonique œuvrant pinceau ou burin à la main. D'office, cela m'amène à me pencher sur votre parcours, celui d'un acteur « vert » et d'un artiste que l'on va dire, par commodité, « écologique », « écologiste » – un « éco-artiste », un « anthropocèn'artiste ». Comment avez-vous commencé ?*

**T.B.** Il est difficile de savoir, des œufs ou des pintades, ce qui m'a donné le goût d'œuvrer dans la perspective de l'œil, de la main et des sillons... Jeune, j'ai baigné dans l'exploitation d'un environnement, celle de l'exploitation familiale et son élevage laitier. J'ai financé mes études aux Beaux-Arts comme ouvrier

agricole spécialisé dans l'irrigation de champ de maïs chez un entrepreneur de travaux agricoles. Le mal-être des populations agricoles résonnait avec l'intensité des canicules. La prise de conscience du rôle des représentations responsables de l'extractivisme et de ses méfaits est lié à un profond sentiment de honte et d'humiliation quant au profond mépris du travail alimentaire. Un ensemble d'expériences et de rencontres ont nourri ma pratique de l'écologie et celle de l'art.

**P.A.** *L'« extractivisme », précision : l'exploitation sans limite, prédatrice, des ressources de la nature ou de la biosphère - mines, déforestation, surexploitation en tous genres... Avec ce résultat, l'épuisement des ressources non renouvelables et la pression mise sur le renouvelable.*

**T.B.** Oui, nous restons à genoux devant nos maladies à prions (Creutzfeldt-Jakob). Les sécheresses s'intensifient et les glaciers fondent pour longtemps. La perte de sens, l'immonde, l'inhumain. Les famines qui continuent alors que nous gaspillons de la nourriture. Le rôle des agro-industries culturelles dans cet empire de la honte, comme l'écrit Jean Ziegler. L'élevage laitier, la voie lactée confondue avec des têtes de mères qui roulent au Rwanda en 1994... Tout ceci s'enchevêtre dans ma cosmogonie. La rencontre des œuvres gravées de Goya au musée de Castres (*Les désastres de la guerre* et *Les caprices*), la lecture de la conférence de Marcel Duchamp à propos du processus créatif, l'œuvre *7000 chênes* de Joseph Beuys à Kassel, les poissons gravés de la grotte de Niaux, ont transformé mon regard à propos de la place des sciences et des arts... De l'élevage je suis passé à la culture pour tendre vers la cueillette et les gestes arboricoles. De la critique institutionnelle post-situationniste je suis passé à des actions directes, des performances... Je dérive depuis 2007 (mon entrée en « art ») dans une pratique artistique collective réunissant des humains et des non-humains. Dans ce processus, je suis en formation continue, et j'affine des techniques d'enquête : pour accompagner la transformation des technologies, et aussi, parce que la violence des actuelles mutations anthropiques de nos écosystèmes nous invite à l'humilité. Les arts ont une responsabilité, ils peuvent influencer sur nos manières de faire ensemble. La clef des champs est à la porte des villes, dans les espaces communs où nous prenons nos décisions, à partir de représentations de ce qui est nuisible ou de ce qui est auxiliaire dans la terre.

Face à ce rapport anthropocentrique du monde, il m'importe d'œuvrer collectivement et vivre ce maillage du vivant qui s'étend. Puisque le fait de respirer transforme le monde, puisque notre souffle peut en inspirer d'autres et qu'il est le fruit d'une symbiose intime avec des êtres invisibles qui sont embarqués et qui redéfinissent le soi et le non-soi... Il m'importe alors que la parole, les mots, les images, les signes qui transpirent soient conçus et co-réalisés en leur milieu...

### **Une pratique contextuelle**

**P.A.** *Vous mêlez ostensiblement, dans votre entreprise, pratique et théorie...*

**T.B.** C'est peut-être le fruit d'un complexe d'infériorité qui donne des apparences ostentatoires à un réel plaisir d'apprendre en faisant. Au-delà des dimensions inconscientes, intégrer des méthodes scientifiques à un processus de recherche relatif à la qualité des sols est une manière de partager des visions différentes durant une expérience artistique commune et de déplacer nos représentations sur des terres qui deviennent inconnues de tous.

La rencontre de penseurs comme Bruno Latour, Antoine Hennion, Joëlle Zask ou encore Olivier Hamant m'éclaire beaucoup à propos des manières d'articuler les théories et les pratiques. Même avec précaution, savoir ne suffit pas pour agir...

**P.A.** *L'action artistique telle que vous l'envisagez est de toute façon collective : avec des acteurs humains, avec des acteurs non-humains, indifféremment. C'est l'esprit qui présidait, déjà, à l'opération Prenez racines !, menée à Lyon, dans le quartier Mermoz, avec la maison de la Jeunesse et de la Culture Laënnec-Mermoz, l'association COAL et les habitants de ce quartier défavorisé de la ceinture lyonnaise. Vous, une structure institutionnelle, une structure associative, des habitants, des arbres aussi, et le sol :*

*le projet Prenez racines ! consiste à créer à Mermoz un verger commun planté par les habitants, géré par eux et où chaque arbre est parrainé par un résident ou une résidente...*

**T.B.** *Prenez racines !* est une œuvre qui fait maintenant sa vie... Elle a été conçue en 2009, puis initiée en 2010 auprès des habitants du quartier Mermoz. Avec elles et eux, la même année nous avons fait le catalogue des essences, avant de transplanter les premières essences parrainées par les habitantes et habitants en novembre 2011. Après quoi il y a eu trois ans de cycle de culture, pour une transplantation définitive en novembre 2014. Les arbres sont en place dans un verger commun, certains d'entre eux sont encore dans une phase transitoire. Ces arbres de culture sont essentiellement des cerisiers, des figuiers, des pêchers, des plaqueminières, des pommiers et des poiriers. Plus d'une quarantaine d'arbres sont des arbres de plein-champ. En gros, ils ont une forme qui correspond à leur « charpente », à leur port naturel. Suite à plusieurs rencontres avec des habitants et avec Géraldine Lopez de la MJC Laënnec-Mermoz, j'ai accompagné les transformations du quartier grâce à la mise en place d'une pépinière urbaine. Les habitants ont parrainé des arbres durant le chantier dans le quartier. Ils ont constitué un catalogue des essences d'arbres, ils les ont transplantés temporairement puis durablement dans un verger commun. L'œuvre est une sculpture végétale et sociale qui consiste à maintenir le lien entre les habitants et les arbres. Ces arbres diplomates sont des tuteurs pour un collectif qui s'étend par un « faire ensemble ». En l'occurrence, le public rassemblé par cette œuvre à ciel ouvert a négocié avec la maîtrise d'œuvre et d'ouvrage une maîtrise d'usage. Dans ce tissu vivant, les espaces se sont ajustés entre eux, dans cette optique, l'urbanité avec les non-humains.

**P.A.** *Hors le contexte, point de salut. La création artistique se nourrit d'un contexte chaque fois différent... C'est un peu comme si vous changiez de médium à chaque création que vous entreprenez. L'art contextuel, c'est une pratique qui s'opère sans filet, on se jette dans le monde, il n'y a plus de protection...*

**T.B.** Sans filet?... Il s'agit plutôt de co-crée ce filet, de nous attacher à ce maillage du vivant en extension, d'intensifier les interactions, de complexifier les interdépendances. De plonger dans le vide de cette nasse. Tout cela favorise une nage libre inattendue... Sans filer la métaphore, œuvrer ensemble est une fragilité qui a l'apparence d'une robuste souplesse et libère cette eau qui nous constitue.

*Prenez racines !, Eau de Rose, Appel d'air, Recherche forêt, tout comme Déjeuner dans l'herbe, sont des œuvres participatives qui s'adosent à la puissance du végétal. Toutes sont buissonnantes, toutes s'enchevêtrent. Leurs interdépendances, leurs complexités, leurs durées peuvent être perçues comme des faiblesses pour un monde de l'art « mobilier », c'est-à-dire qui se réalise et s'incarne dans des objets inertes. C'est oublier que cette fragilité d'un art écologique créé dans son milieu spécifique a la robustesse des relations auxquelles il donne forme et qu'il nourrit.*

## **Bienveillance et relation de proximité**

**P.A.** *Vous avez travaillé, outre sur la plantation, sur l'alimentation. De quelle façon ?*

**T.B.** C'est à fleur de peau que l'alimentation transforme ma filiation avec la Voie lactée. L'eau, comme d'autres bouillons de vie, nous traverse et nous altère sans cesse. Les grains du soi et du non-soi flottent dans cette soupe. Au sein de ma pratique artistique, l'alimentation est un réseau trophique qui nous lie à des êtres dans des espaces-temps sidérants. Les fruits, les bactéries, les racines, les vers, le complexe argilo-humique, le compost, l'hecto-mycorhization, les sucres, le bois, les feuilles, la photosynthèse, la lumière, la sève élaborée, l'eau... Les arbres... Autant d'univers d'interactions. L'attachement à cet univers que je partage via mes œuvres est le fruit d'enquêtes de terrain. Goûter induit de sentir de bien des manières, nos relations aux êtres qui nous habitent : du bout de la langue jusqu'à la plante des pieds. L'alimentation est aussi le champ de bataille des libertés liberticides. Je suis donc curieux des organismes génétiquement modifiés, des radiations utilisées dans le cycle de la conservation, de la dynamique d'extinction de la biodiversité, des brevets sur le vivant qui débordent infiniment notre illusion de contrôle.

J'expérimente en fait une sorte d'art commensal. La notion de commensalisme est cette forme de relation entre des organismes qui coexistent sans se nuire et où l'intérêt d'être ensemble reste ouvert à l'interprétation. Dans l'épaisseur du réseau trophique, manger à la même table à plusieurs, avoir avec ses semblables et avec le vivant un joyeux pique-nique dans l'herbe..., se nourrir au sens propre comme au figuré restaure l'altération jusqu'à la sieste, où les rêves se mêlent au coin d'un carré !

**P.A.** *La façon dont vous envisagez la création artistique est invariablement réglée par un principe d'attention à autrui. Dans un sens réparateur, mélioratif. L'art, à sa mesure (certes modeste, mais qui fait acte d'exemplarité), peut indiquer les bonnes directions à prendre. En ceci, vous pouvez apparaître comme ce que j'appelle un « gardien du bien », un acteur éthique inscrit dans le processus du care, du soin social, de la bienveillance...*

**T.B.** Faire du bien fait du bien et cette tautologie a du bon. Cependant notre bien en tant qu'humain peut nous faire faire du mal au regard du maillage du vivant, surtout quand ce nous est inconnu à l'infini. Dans ces situations, j'œuvre avec une éthique de la responsabilité et je cherche ces points de bascule pour transformer les vices en vertu, le poison en médicament : j'expérimente un art écologique. Des pratiques sensibles où nous cherchons ensemble des mots, des représentations peuvent aider à comprendre la brûlure des frôlements.

**P.A.** *Cette notion de bienveillance est particulièrement prégnante dans un projet tel qu'Eau de rose... Vous nous expliquez ce projet, brièvement ?*

**T.B.** L'œuvre *Eau de Rose* a été initiée dans la continuité de *Prenez racines !*, grâce à l'hospitalité d'une famille qui m'avait servi un thé à la rose, à Mermoz. Un acte aussi généreux que tragique. La guerre civile en Syrie, qui commence en mars 2011, a pour effet, entre autres, la destruction des rosiers de Damas. Avec la Maison de la jeunesse et de la culture et les habitants du quartier Mermoz, nous décidons alors de transplanter des rosiers pour distiller une eau de rose. Notre but : transmettre ce geste d'hospitalité dont j'avais bénéficié. Au pied des immeubles, des rangs de rosiers de Damas sont cultivés. Les habitantes et habitants récoltent leurs fleurs et sèchent les pétales. Nous les distillons ensuite pour obtenir un hydrolat d'eau de rose. Depuis 2013, chaque année, un millésime est produit. Depuis 2017, à la faveur de la Biennale d'art contemporain de Lyon, nous avons transplanté d'autres pieds de rosiers. Nous en avons maintenant quatre cents qui irriguent la métropole lyonnaise (Rilleux-la-Pape, Givors, Vaulx-en Velin...). Les habitants se nettoient la peau avec cette eau de rose et s'en servent aussi pour développer des recettes de cuisine.

**P.A.** *Un des aspects de votre travail qui me semble le plus incisif est l'intérêt pour la domestication. L'homme, c'est quoi, du point de vue anthropologique ? C'est notre corps plus la technique. Entre ces techniques, la domestication (de tout : des animaux, des plantes, du feu, des métaux, des cellules-souche...) est par essence fondamentale : l'humanité ne survivrait sans doute pas sans elle. Comment abordez-vous la question de la domestication ?*

**T.B.** La domestication est un processus brûlant, il est anthropocentrique. L'habitabilité de la Terre est largement consumée par un désir dévorant de contrôle. C'est bien cette volonté de maîtrise qui nourrit le feu carbone et radioactif.

Par des œuvres collectives avec des non-humains, nous sentons que la liberté émerge de rencontres interdépendantes complexes où nous accueillons l'autre en soi. La joie dans l'action de faire l'expérience de l'autre (humain, non-humain, inconnu, invisible, à venir...) est une manière de « faire maison », de nous domestiquer d'une manière éco-centrique. Il s'agit de cultiver une chaleur humaine.

**P.A.** *On pourrait dire de la pratique artistique qu'elle est, elle aussi, une pratique de domestication. On soumet des formes, des matériaux, des médiums, des mots, des sons, des images... à la volonté d'un être humain, l'artiste. Vous vivez-vous comme un « domestiqueur » ?*

**T.B.** Un doux-mastiqueur ? Je rumine mon désir de contrôle avec celui de liberté et je prends du plaisir à improviser avec d'autres (humains ou non, inertes ou vivants) durant des scénarios arborescents où il est tenté de donner une forme aux relations.

### **Dans et sous les jardins du chemin Albert-Usteri**

**P.A.** *Revenons à présent au Déjeuner dans l'herbe, ainsi présenté par le far° Nyon (je cite in extenso) : « L'édition Déjeuner dans l'herbe est une proposition composée par l'artiste Thierry Boutonnier pour se relier aux sols en mêlant Arts et Sciences. Fruit de la collaboration au long cours entre une équipe artistique et scientifique, les habitant-e-s d'un quartier de Nyon et le far°, l'ouvrage se veut un guide pratique et joyeux pour accompagner la transition écologique, cousu en lisière des mondes humains et non-humains, scientifiques et artistiques, experts et profanes, visibles et invisibles. Résolument multifacettes, Déjeuner dans l'herbe est tour à tour un livre de recettes, un almanach du jardinier urbain, une enquête pédologique sur les réseaux secrets des sous-sols, un herbier ou encore un hommage aux vers de terre artistes. » D'abord, la genèse de ce projet d'art participatif au cœur du vivant. Qui en a pris l'initiative ?*

**T.B.** À Nyon, en 2019, j'ai biodynamisé le parking central de la ville, à la lisière des transformations urbaines en cours de la place Perdtemps. C'est suite à ce premier projet qu'est né Déjeuner dans l'herbe. À quelques pas de la place Perdtemps, les jardins du chemin Albert-Usteri rassemblent une forte biodiversité cultivée. Après une réunion collective au creux de l'hiver, avant les confinements liés à la pandémie de Covid-19, nous avons décidé de chercher ensemble les richesses cryptées de ces terres.

**P.A.** *Au vu du nombre d'acteurs impliqués, on peut parler d'un art « commensal », débiteur de ce commensalisme dont vous avez parlé il y a un instant. Le contraire d'un parasitisme, d'une exploitation...*

**T.B.** Oui... Déjeuner dans l'herbe de chacun de ces jardins, manger ses fleurs cultivées, qu'il s'agisse des invités ou d'hôtes inattendus, relier nos microbiotes avec ceux de la terre par l'entremise des habitants, des artistes et des scientifiques adhérant à l'opération *Déjeuner dans l'herbe*... Ces moments particuliers et privilégiés ont commencé à m'impliquer, à esquisser mon palais.

**P.A.** *Un des moments-clés du Déjeuner dans l'herbe est l'enfouissement des nappes textiles sur lesquelles les habitants du chemin Usteri à Nyon, dans les jardins où a lieu l'opération, ont mangé. Combien de temps a duré leur enfouissement sous terre ? À quoi ressemblent ces nappes textiles lorsque vous les récupérez ? Quel constat font les scientifiques affiliés au Déjeuner dans l'herbe ?*

**T.B.** Dans chaque jardin, ces nappes en coton biologique brodées avec des fils dorés (non dégradables) ont nourri les convives de la terre pendant six semaines. Elles ont été enfouies à différentes hauteurs de manière à occuper les différents horizons du sol. Quarante-cinq jours d'enfouissement passent puis les nappes sont déterrées. À travers les trous du tissu organique que présente chaque nappe, on peut constater la formidable hétérogénéité des dégustations, différentes selon les jardins. Les vides dans le tissu de la nappe, leurs proportions, leurs positions dans l'espace de la toile, les couleurs sont autant de signes du vivant venu se lover dans les plis. En découpant chaque nappe, les organismes vivants du sous-sol se font eux aussi artistes-jardiniers. Un peu comme dans une peinture du groupe Support-surface ou de BMPT, le cadre explose dans l'épaisseur du sol qui le sous-tend grâce à ces nappes, qui saisissent et contiennent une tranche de vie.

Le pédologue Serge Amiget, pour évaluer la biodiversité, a comparé ces traces de bio-activité (test de la nappe) avec les autres tests que nous avons menés sur le site (test de la bêche, test de Berlèse...). Au vu des altérations des différentes nappes, il a constaté ce point : biodiversité et bio-activité sont plus ou moins fortes selon que les pratiques de jardinage sont plus ou moins détendues. L'ensemble des jardins du chemin Albert-Usteri, à cet égard, constitue une réelle veine du vivant dans l'épaisseur de la ville.

Les terres que l'on trouve ici, d'une rare qualité, s'avèrent aussi qualitatives que les meilleures terres maraîchères des plaines du Rhin.

### **Vers le nous – faire avec le tout**

**P.A.** *Le Déjeuner dans l'herbe est une création opérant dans un milieu urbain totalement artificialisé et anthropique. Les interconnexions humain-nature sont nombreuses, trop peu à l'avantage sans doute du vivant naturel. Quelles leçons en avez-vous tiré relativement à l'urbanisation galopante du monde contemporain (comme vous le savez, deux milliards d'urbains supplémentaires au moins sont attendus dans les villes existantes avant 2050) ?*

**T.B.** À Nyon du moins, au vu des nombreux jardins et habitants naturels que compte cette cité, se tissent des trames brunes importantes pour le maillage du vivant. Dans cette assiette géographique, de nombreux êtres commensaux cultivent des terres fertiles. Leur hétérogénéité favorise la biodiversité.

Construire la ville sur elle-même ne doit pas se réaliser sur le dos des êtres vivants, au profit notamment de la spéculation immobilière. Les arbres existants devraient être tous soignés, ne serait-ce qu'au regard de la mémoire qu'ils représentent. Avec leurs branches, ils s'enchevêtrent des racines à la cime pour former une trame dite verte, visible en surface autant que dissimulée sous la plante de nos pieds, qui échappe au regard mais vit subtilement.

Viser à arrondir les angles du foncier avec la Terre n'est pas une décision légère. Il faut tenir compte du fait que n'importe quelle parcelle est interdépendante de toutes les autres. Hétérogénéité des cultures dans chaque parcelle, mais espaces communs. Les artistes soucieux d'écologie doivent accentuer l'attention que nous portons envers ces communs souvent invisibles. Pour ma part, j'aime donner le goût de devenir urbain avec les non-humains. « Faire avec », comme nous y invite Yves Citton.

**P.A.** *Vous optez pour une forme de réconciliation avec le vivant. Au vu de l'actuel enjeu climatique et écologique, cette position est politique, elle valide la nécessité, aurait dit Félix Guattari, d'une « écosophie », d'un meilleur savoir de la Terre reposant sur des communautés de vie refondées et soucieuses de réparation. Vous percevez-vous comme un artiste « politique » ?*

**T.B.** Les artistes sont des humains comme les autres, ils participent à telle ou telle politique. Même sans agir directement, ils produisent et consomment leurs milieux. « Agis » par le cœur, ils inspirent d'autres souffles, peuvent libérer d'autres rythmes. Interroger l'intentionnalité des arbres et des plantes qui s'élèvent vers la lumière, avoir l'intuition que ces végétaux sont aussi les auteurs de leur devenir et participent à composer un monde commun avec nous, l'humus, l'humain... Voilà qui peut en effet s'assimiler à une « politique ». La politique est un art des malentendus, ces malentendus, les artistes tentent de les traduire en douceur et, pour certains d'entre eux, avec science.

Le « tendre vers » est à sa façon propre une approche diplomatique du devenir, une façon d'influer sur lui, en douceur. En tant qu'être vivant, je transpire des politiques à travers toutes les spores de ma peau. Projeté comme tout un chacun au milieu de ces déterminismes bancals qui font le monde, je libère d'autres parfums pour essayer de nous réajuster, de penser un nous qui s'étend, qui puisse agréger le réel perçu comme une totalité, l'organique y compris... Œuvrer ainsi peut s'entendre comme une position d'artiste politique... Nous faisons avec.